

## La teinture blond platine

Il ne faisait aucun doute pour Matilda que cette dernière manifestation de vilénie de son père méritait un sévère châtement, et elle resta assise à manger ses infectes saucisses graisseuses et ses frites rances sans regarder la télévision, passant en revue diverses représailles possibles. Lorsqu'elle se mit au lit, sa décision était prise.

Le lendemain matin, levée très tôt, elle alla s'enfermer dans la salle de bains. Les cheveux de Mme Verdebois, nous le savons déjà, étaient teints d'un blond platine argenté, assez proche, comme nuance, de la couleur des collants d'une acrobate fil-de-fériste de cirque. La grande opération de teinture se déroulait deux fois par an chez le coiffeur mais, tous les mois environ, Mme Verdebois se faisait un rinçage au-dessus de son lavabo avec un produit appelé « teinture blond platine extraforte ». Ce produit lui servait également à décolorer les racines de ses cheveux en une espèce de marron jaunâtre. La bouteille de teinture était rangée dans l'armoire à pharmacie de la salle de

bains et, sous le nom du produit était écrit : *Attention, produit à base d'eau oxygénée. Ne pas laisser à la portée des enfants.*

Matilda avait lu bien des fois cet avertissement avec intérêt.

M. Verdebois avait une tignasse noire, qu'il partageait soigneusement en deux par une raie, et dont il était spécialement fier.

– À cheveux solides, cervelle de même ! aimait-il déclarer.

– Comme Shakespeare, lui avait un jour dit Matilda.

– Comme qui ?

– Shakespeare, papa.

– C'était un gars futé ?

– Très, papa.



– Il avait une vraie tignasse, alors ?

– Il était chauve, papa.

Sur quoi le père avait aboyé :

– Si tu ne peux dire que des bêtises, boucle-la.

Quoi qu'il en soit, M. Verdebois entretenait sa chevelure pour lui conserver son lustre et sa vigueur en la frictionnant abondamment chaque matin avec une lotion appelée « tonique capillaire à l'huile de violette ». Un flacon de cette mixture mauve odorante trônait en permanence au-dessus du lavabo de la salle de bains, à côté des brosses à dents, et M. Verdebois ne manquait jamais de s'en masser le crâne avec énergie après s'être rasé. Cette friction s'accompagnait toujours



d'un concert de grognements sonores, de halètements, d'exclamations étouffées : « Ahh... Ohh... Mmm !!! » que Matilda entendait clairement de sa chambre, de l'autre côté du couloir.

Donc, seule et en sûreté dans la salle de bains, Matilda dévissa le bouchon de la lotion à l'huile de violette et en vida les trois quarts dans le lavabo. Puis elle remplit le flacon avec la teinture blond platine extraforte de sa mère. Elle avait pris soin de laisser assez de tonique capillaire pour qu'une fois secoué le liquide reprît une teinte mauve acceptable. Ensuite, elle replaça le flacon sur la tablette, au-dessus du lavabo, et rangea la teinture de sa mère dans l'armoire à pharmacie. Jusque-là, tout allait bien.

Au petit déjeuner, Matilda commença à manger ses corn flakes. En face d'elle, son frère, assis le dos à la porte, dévorait des tranches de pain tartinées d'un mélange de beurre de cacahuètes et de confiture de fraises. Dans la cuisine, la mère préparait le petit déjeuner de M. Verdebois qui se composait invariablement de deux œufs frits sur du pain grillé, avec trois saucisses, trois tranches de bacon et quelques tomates.

Ce fut alors que M. Verdebois fit une tapageuse irruption dans la pièce. Il était d'ailleurs incapable d'entrer où que ce fût calmement, surtout à l'heure du petit déjeuner. Marquer son apparition par un bruyant remue-ménage était chez lui un besoin irrépressible. On l'entendait presque pérorer : « C'est moi, le grand homme ! J'arrive, moi, le maître de maison, le gagneur qui vous fait une vie de coqs en pâte ! Regardez-moi et inclinez-vous ! »



Ce matin-là, il arriva à grandes enjambées, tapa sur l'épaule de son fils et tonitrua :

– Eh ben, mon garçon, ton père se sent fin prêt pour engranger le magot aujourd'hui au garage ! J'ai un joli lot de bagnoles pourries à fourguer aux pigeons ce matin. Où est mon petit déjeuner ?

– Il arrive, trésor, lui lança Mme Verdebois de la cuisine.

Matilda, le nez baissé sur ses corn flakes, n'osait pas lever la tête. D'abord, elle n'était pas sûre du spectacle qui allait s'offrir à ses yeux. Ensuite, si elle voyait ce à quoi elle s'attendait, elle craignait de ne pouvoir rester impassible et de se trahir. Quant à son frère, il regardait par la fenêtre tout en continuant à s'empiffrer de tartines de beurre de cacahuètes mélangé à de la confiture de fraises.

Le père allait s'asseoir au bout de la table quand la mère fit son entrée, venant de la cuisine, portant un vaste plateau surchargé d'œufs, de saucisses, de bacon et de tomates. Machinalement, elle leva les yeux. Et ce qu'elle vit la figea. Puis elle laissa échapper un hurlement qui parut la soulever de terre et lâcha son plateau qui heurta le sol à grand bruit, tandis que son contenu s'éparpillait de tous côtés. Tout le monde sauta en l'air, y compris M. Verdebois.

– Mais qu'est-ce qui te prend, crétine ? Regarde-moi ce gâchis que tu as fait sur le tapis !

– Tes cheveux ! glapit la mère, pointant un index frémissant sur son mari. Regarde tes cheveux ! Qu'est-ce que tu leur as fait, à tes cheveux ?



– Eh ben, quoi ? Qu'est-ce qu'ils ont mes cheveux, crénom ! cria M. Verdebois.

– Oh, mon Dieu, papa, qu'est-ce que tu as fait à tes cheveux ! hurla le fils.

Un tohu-bohu merveilleusement cacophonique se déchaîna dans la pièce.

Matilda, silencieuse, se contentait d'admirer le résultat de sa machination. La superbe chevelure noire

de M. Verdebois avait pris une couleur d'argent jauni, semblable à celle du collant d'une acrobate fil-de-fériste qui aurait subi toute une saison de représentations, sans le moindre lavage.

– Tu... tu... tu les as teints ! glapit la mère. Pourquoi as-tu fait ça, pauvre idiot ! C'est horrible ! Ça fait peur à voir ! Tu as l'air d'un monstre !

– Mais qu'est-ce que vous me chantez tous, sacre-dieu ! vociféra le père en portant les deux mains à ses cheveux. Je ne me suis pas teint du tout ! Vous avez des visions, ma parole ! Qu'est-ce qui vous prend ? Vous vous payez ma tête, peut-être ?

Son visage avait pris une teinte vert pâle, couleur de pomme pas mûre.

– Mais bien sûr qu'il les a teints ! cria la mère. Ils n'ont pas changé de couleur tout seuls ! Tu voulais t'embellir ou quoi ? Tu as tout d'une grand-mère bonne pour l'asile, tiens !

– Qu'on me donne une glace ! hurla le père. Restez pas là à brailler comme des possédés. Une glace, vite !

Le sac à main de Mme Verdebois était posé sur une chaise, à l'autre bout de la table. Elle l'ouvrit et en sortit un poudrier avec un petit miroir circulaire dans le couvercle, qu'elle tendit à son mari. Il s'en empara brutalement et le brandit devant lui, répandant les trois quarts de la poudre qu'il contenait sur son veston de tweed à carreaux.

– Attention ! hurla la mère. Non mais, regarde ce que tu fais ! La meilleure poudre de chez Elizabeth Arden !



– Oh, misère ! s'exclama le père, les yeux rivés sur le petit miroir. Qu'est-ce qui m'est arrivé ? C'est affreux ! J'ai l'air d'un échappé d'asile ! Je ne peux pas aller au garage et vendre des voitures avec une tête pareille ! Comment est-ce arrivé ?

Il regarda autour de lui, d'abord la mère, puis le fils, et enfin Matilda.

– Comment est-ce que ça a pu arriver ? vociféra-t-il.

– Je suppose, papa, dit Matilda d'un ton posé, que tu n'as pas fait très attention et que tu as simplement pris la teinture de maman sur l'étagère au lieu de ta lotion.

– Mais oui, c'est sûrement ça ! s'exclama la mère. Vraiment, Henri, comment peut-on être aussi bête ? Pourquoi n'as-tu pas regardé l'étiquette avant de t'asperger la tête ? Ma teinture est terriblement forte. Je ne



dois utiliser qu'une cuillerée à soupe dans une cuvette pleine d'eau, et toi tu t'es renversé ça complètement pur sur le crâne ! Ça va sans doute faire tomber tous tes cheveux. Tu ne sens pas un début de picotement ou de brûlure ?

– Quoi ! Tu veux dire que je vais perdre mes cheveux ? hurla le mari.

– J'en ai peur, dit la mère. L'eau oxygénée est un produit puissant. C'est ce qu'on met dans les toilettes pour nettoyer la cuvette, mais sous un autre nom.

– Qu'est-ce que tu dis ? hurla le mari. Je ne suis pas une cuvette de cabinet ! Je ne veux pas être désinfecté !

– Même dilué comme je l'utilise, reprit la mère, ça me fait perdre pas mal de cheveux, alors Dieu sait ce qui peut arriver aux tiens ! Et même ça m'étonne que ça ne t'ait pas encore décapé tout le sommet du crâne.

– Mais qu'est-ce que je vais faire ? se lamenta le père. Dis-moi vite ce que je dois faire avant que mes cheveux ne se mettent à tomber !

– Moi, à ta place, dit Matilda, je les laverais à fond au savon et à l'eau, mais il faut te dépêcher.

– Et mes cheveux redeviendront noirs ? demanda anxieusement le père.

– Bien sûr que non, andouille, dit la mère.

– Alors, qu'est-ce que je vais faire ? Je ne peux pas rester comme ça !

– Tu n'as qu'à te les faire teindre en noir, dit la mère. Mais commence par les laver, sinon il n'en restera pas un seul à teindre.

– C'est ça ! s'écria le père en bondissant, prêt à l'action.

Prends-moi tout de suite un rendez-vous avec ton coiffeur ! Dis-lui que c'est urgent ! Ils n'ont qu'à déplacer une cliente ! Maintenant, je monte me laver la tête !

Là-dessus, il sortit en trombe de la pièce, et Mme Verdebois, exhalant un profond soupir, alla téléphoner au salon de coiffure.

— De temps en temps, il fait des grosses bêtises, tu ne trouves pas, maman ? dit Matilda.

La mère, tout en composant le numéro sur le cadran, lui répondit :

— J'ai peur que les hommes ne soient pas aussi malins qu'ils se l'imaginent. Tu apprendras ça quand tu seras un peu plus grande, ma fille.